POUR QUI, QUOI ET COMMENT ÉCRIRE DANS LES PRINCIPAUTÉS UNIES ? LE JEUNE MAIORESCU À LA RECHERCHE DE SA VOCATION

Cécile FOLSCHWEILLER
INALCO, Paris

***Résumé**: Il s'agit ici d'éclairer la genèse de l'œuvre de Maiorescu à l'aide de son journal et de sa correspondance, qui mettent en lumière les contradictions fécondes produites par une formation pluriculturelle. La jeunesse de Maiorescu, marquée tout autant par l'identité roumaine que l'esprit européen, est le moment où se dessine le sens de sa carrière et où s'enracinent ses convictions les plus fortes. Mais seuls la résistance du réel et l'expérience des obstacles rencontrés sur le sol roumain vont leur donner leur contour définitif, à savoir une démarche critique.*

***Mots-clés :** correspondance, démarche critique, journal*

Les deux décennies d'existence des Principautés Unies, entre l'Union de 1859 et la proclamation du Royaume de Roumanie en 1881, représentent non seulement une période de transition d'une importance capitale dans l'histoire de la jeune nation roumaine, mais aussi un moment tout particulier par l'esprit qui la domine. Les réformes de A. I. Cuza, l'arrivée du prince Carol de Hohenzollern, la Constitution de 1866, la mise en place des institutions (Parlement, Université, Société académique, …) donnent corps à une modernité politique et culturelle de type occidental, mais dans un contexte d'affirmation de l'identité nationale à partir de ses caractères distinctifs. Le climat est propice au renouveau de l'activité littéraire et intellectuelle. Tout est à faire. "Au travail, au travail !" appelle Maiorescu, entouré du jeune cercle de *Junimea*.

L'élan qui pousse à écrire, à produire, à créer, à agir ne laisse que peu de place et de temps aux interrogations et aux doutes. Et pourtant l'époque n'est plus à l'enthousiasme révolutionnaire de 1848 et à l'assurance de *Dacia literară* en matière de culture nationale. L'échec des mouvements quarante-huitards a donné une leçon de pragmatisme aux Roumains : les idéaux de liberté nationale doivent se plier aux réalités politiques du moment s'ils ne veulent pas rester vains. Le discours doit s'ancrer dans le monde concret, s'il ne veut pas rester forme vide. Maiorescu, justement parce qu'il fait de cette idée le fil directeur de son action, est à peu près le seul à réfléchir, à l'époque, sur le sens de l'activité de l'écrivain et de l'homme de culture, et à développer en quelque sorte un métadiscours. Celui-ci n'est pas théorisé, mais il innerve son journal et sa correspondance des années 1860-70, période où les projets de jeunesse formulés à l'Ouest se heurtent aux contraintes des Principautés en chantier.

Faut-il travailler au grand système philosophique déjà en germe ou bien parer au plus pressé et travailler à l'édification de la jeune nation, c'est-à-dire réorganiser l'enseignement, écrire des manuels, rassembler de jeunes esprits prometteurs et fonder une revue ? La publication progressive des écrits personnels de Titu Maiorescu a permis de nuancer et de relativiser la perception de son parcours intellectuel, que ses contemporains et successeurs immédiats avaient pris l'habitude de considérer comme un modèle d'ambition, d'assurance, de continuité et de sérénité. Son activité des années qui suivent le retour dans les Principautés est plus le produit des contradictions qui le heurtent que de ses beaux plans d'adolescent. De plus, ces textes jettent une lumière neuve sur le sens du fameux procès qui lui sera fait tout au long de sa carrière, celle de

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

son « cosmopolitisme » et de son « philogermanisme » jugés néfastes à la cause roumaine, et contradictoires avec sa thèse des « formes sans fond ». Il s'agira ici d'éclairer sa formation occidentale, son parcours roumain et la genèse de son œuvre dans ce double contexte, à la lumière de ces textes trop peu connus.

1. Une personnalité entre deux mondes

Sans vouloir réduire la carrière d'écrivain d'un individu à sa biographie et au contexte historique, il reste certain que ces éléments influent considérablement sur les écrits d'un auteur, surtout en ces années d'effervescence à l'Est de l'Europe, où le progrès historique et culturel d'une nation est mis en corrélation avec l'activité intellectuelle qui s'y développe. Le parcours de Maiorescu paraît, de loin, correspondre au cas typique de nombreux érudits roumains, effectuant leurs études dans l'une des grandes capitales occidentales, avant de revenir dispenser leur savoir, ou plus souvent exercer la profession d'avocat et/ou le mandat politique que cette expérience européenne leur facilite dans les pays roumains. La différence est pourtant de taille : Maiorescu n'est pas parti à Vienne comme Kogălniceanu, les frères Brătianu ou Negruzzi, la plupart fils de boyards, sont partis à Berlin ou à Paris, avec l'objectif de se former, de ramener le précieux diplôme et avec lui l'autorité que confère le nom d'une prestigieuse université. Ce sont les remous de l'histoire, suite aux mouvements de 1848, et les vicissitudes de la carrière mouvementée de son père qui l'ont amené, avec sa famille, dans la capitale de l'Empire austro-hongrois dès l'âge de 11 ans, en 1851. Ioan Maiorescu y avait trouvé refuge, puis un poste stable de traducteur auprès du Ministère de la Justice, après plusieurs années de grande instabilité et de gêne financière. Cette installation à Vienne était si peu préparée que le jeune Maiorescu arrive à l'Académie Theresianum sans parler un mot d'allemand. Certes, Ioan Maiorescu, homme cultivé, plusieurs années professeur dans les Principautés, puis chargé de la réforme de l'enseignement après 1848, veut tirer parti de la situation dans laquelle l'a mis l'échec de la révolution pour offrir à son fils le meilleur de l'enseignement européen. Mais pour celui-ci, les débuts sont une épreuve. Même si celle-ci n'est pas vécue sur le mode du traumatisme, le choc des deux cultures, celle de son enfance roumaine instable entre Craiova et Brasov et celle de sa scolarité dans l'établissement viennois le plus prestigieux, est réel. Il constitue l'expérience déterminante de son adolescence, ainsi que l'une des sources principales de sa réflexion future sur les conditions de possibilité de la culture dans le contexte des Principautés roumaines.

Maiorescu fait l'expérience de l'altérité comme la fait un enfant, plus malléable et plus adaptable à la nouveauté qu'un adulte déjà formé, mais il est intéressant de voir comment elle se reflète dans ses souvenirs passés au filtre des années, et surtout dans les pages de son journal, qu'il commence en 1856, quelques années après son arrivée à Vienne. La langue est l'obstacle le plus brutal, mais heureusement le plus rapidement surmonté. Entre l'humiliation de ne pas pouvoir répondre aux questions posées, devant toute la classe, et le bulletin de notes classant le jeune Roumain premier en composition allemande ne se sont écoulés que les 9 mois d'une année scolaire. Le contraste des milieux sociaux ensuite, même s'il n'est pas réellement vécu sur le mode conscient, creuse la différence entre le petit-fils de paysans, boursier, représentant de cette bourgeoisie née de l'ascension sociale rendue possible par l'école, et les fils de familles nobles exonérés de frais de scolarité que sont la plupart

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

des élèves de Theresianum[1]. Les cours de religion, catholique bien sûr à Vienne, avec les allusions ironiques du professeur à l'égard du jeune Roumain de tradition orthodoxe, sont une autre occasion de goûter la différence, cette fois avec l'ironie de l'adolescent plus mûr, et qui plus est, devenu athée[2] ! A cela s'ajoute bien sûr son statut d'étranger, de Roumain, dont une partie des compatriotes forment l'une des minorités de l'Empire. Comme c'est souvent le cas chez les forts caractères, tout cela se combine en une disposition d'esprit qui convertit le plus petit échec en une humiliation personnelle ou collective, occasion d'une ambition redoublée : « Je vais leur montrer, moi, à ces ânes de Viennois, ce que c'est qu'un Roumain ! », écrit-il en mars 1856, après avoir essuyé les moqueries d'un camarade devant toute la classe, pendant un cours de mathématiques[3].

Le jeune Maiorescu s'insère pourtant parfaitement dans la culture germanique, comme le montrent non seulement ses résultats scolaires brillants mais aussi son assiduité au théâtre et à l'opéra ainsi que ses lectures, qui couvrent l'ensemble des classiques. Son année de philosophie à l'Université de Berlin, où il suit également des cours d'histoire, de droit, de psychologie et de grammaire comparée, lui fait découvrir un autre aspect de la culture de langue allemande. A l'issue de ses années d'interne à l'Académie Theresianum, d'étudiant à Berlin puis Paris, et de plus en plus souvent aussi d'hôte de la famille Kremnitz après ses fiançailles avec Clara, ce sont aussi des habitudes, une mentalité, tout un esprit, que Maiorescu a fait siens durant dix ans de vie en Europe "occidentale". Vienne « restera à jamais le berceau de ma formation », écrit-il à l'un de ses amis[4], quant à l'Allemagne, il veut rester en contact continu avec elle par l'intermédiaire du milieu académique. Dans un moment de découragement et de grande solitude pendant des vacances à Bucarest, où il prend conscience du retard de la culture roumaine et de la distance qui le sépare de ses compatriotes, il n'hésite pas à écrire que son « centre de gravite est à l'étranger »[5].

Pourtant, il est très tôt décidé à faire sa carrière et sa vie dans les Principautés roumaines. Mieux, il refuse de se définir comme allemand, même d'adoption : « je ne suis que provisoirement à Berlin. Je suis un étranger qui ne reste encore en Allemagne que trois ans tout au plus, et qui passera le reste de sa vie à ouvrir la voie aux nouvelles

---

[1] *Jurnal şi epistolar* I, ed. cit., pp. 42-43.

[2] Après les railleries du professeur à l'égard de Luther et des protestants, et un « méchant coup d'œil » à l'adresse d'un des élèves de religion réformée, viennent celles visant les orthodoxes : « Quand il en est venu à parler des schismes de l'église, ce fut mon tour, et celui de ma religion, quoique de façon un peu plus honnête. Poussant un soupir plein de dévotion, il a dit que la pensée du schisme entre l'Eglise catholique et l'Eglise d'Orient l'attristait beaucoup, que les intentions de la Providence à ce propos étaient incompréhensibles, que depuis ce temps-là les Orientaux étaient restés figés dans l'inactivité, "ce qui", dit-il en me regardant avec un sourire amical, "cessera dès que les Orientaux seront sous la protection des très saintes ailes protectrices du pape catholique-romain". Pour moi, il peut garder longtemps ses ailes protectrices ! Ah, mon père, attendez seulement que je grandisse un peu, et je ferai de la propagande pour vos idées politiques ! Et que quelqu'un dise maintenant que je ne suis pas sérieux ; pendant tout ce temps-là j'ai regardé ce pauvre professeur sans qu'il ne remarque rien de mes pensées hérétiques. » Lettre à Emilia du 1er mars 1857, Ibidem, pp. 498 pour le texte allemand, à partir duquel est faite la traduction, p. 127 pour la traduction roumaine. Dorénavant chaque citation issue d'une lettre écrite par Maiorescu en allemand ou en français sera renvoyée aux deux références données dans cet ordre.

[3] *Jurnal şi epistolar* I., p. 32.

[4] Lettre à Johann Kutschera du 21 juin 1858, *Jurnal şi epistolar* I, pp. 270 ; 589.

[5] Lettre à Johann Kutschera du 8 septembre 1859, *Jurnal şi epistolar* II, pp. 346 ; 103.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

opinions en Orient. »[1] Ses années de formation à l'ouest lui ont peut-être donné l'ambition prétentieuse de suivre la trace de certains de ses prédécesseurs se donnant pour mission d'apporter les lumières de la science dans des contrées arriérées, mais elles ne l'ont pas éloigné de son pays natal. Son père se charge d'ailleurs de le maintenir en contact avec la culture, la langue et l'actualité roumaine, le faisant travailler à ses côtés à la rédaction et à la traduction d'articles. Une fois coupé du milieu familial roumain à Berlin et à Paris, il continue de lire la presse, dont il réclame les derniers numéros à son père. Scandalisé par ce qu'il lit dans *Naţionalul*, il improvise seul dans sa chambre de longs discours enflammés. Son attachement à son pays est si fort qu'il le rend responsable de sa grande solitude : « Comment avoir avec une jeune allemande une relation qui nous épanouisse tous deux ? Une jeune fille allemande sera-t-elle intéressée par la vie strictement scientifique et politique des Valaques ? Voilà le gouffre, énorme, le même que celui qui me coupe de la possibilité d'avoir un ami (au sens fort du terme) parmi mes camarades de Theresianum, si estimés par ailleurs. »[2]

Alors où se situe le jeune homme, comment vit-il cette double appartenance, cette identité à plusieurs facettes ? Roumain d'abord, ou d'esprit européen ? Ainsi formulée, la question est on ne peut plus mal posée. Avec sa maturité précoce, Maiorescu a depuis longtemps déjà dépassé ce genre de dilemmes étroits. Roumanité et esprit européen ne peuvent pas s'opposer tout simplement parce qu'ils ne se situent pas sur le même plan. La première renvoie à une identité donnée au départ et que l'on fait sienne naturellement dès les premières années de sa vie, le second correspond à la capacité de s'élever à diverses formes de culture intellectuelle et artistique, attitude qui se superpose à l'identité première et doit l'enrichir. Rapportant dans son journal une discussion très vive avec des amis sur les mérites comparés des opéras italiens et allemands, le jeune homme de 16 ans s'exclame : « Comment ces gens ne peuvent-ils pas s'élever *au-dessus* de la nationalité ; regarder le monde d'une vue générale, *ethnographique* et *philosophique*, sans partis ! Mais que veux-tu y faire ! Ce qui est italien doit être bon ! »[3] La thèse de l'article *Observations polémiques* selon laquelle une œuvre n'est pas bonne parce qu'elle est roumaine mais en vertu de critères esthétiques et théoriques partageables est déjà tout entière ici.

Pris entre deux mondes pendant son adolescence, entre ses origines et sa famille roumaines d'une part, et le milieu occidental à dominante germanique dans lequel il se forme d'autre part, Maiorescu est passé par des moments de tiraillements. Mais aucune des deux cultures ne l'a emporté sur l'autre, n'a effacé l'autre ; toutes deux se sont combinées tout au long du processus de maturation intellectuelle par lequel se forge une personnalité.

2. Des projets philosophiques et littéraires grandioses pour les Principautés

A défaut de pouvoir s'insérer dans un plan de vie intellectuelle clairement formulé, les premiers travaux littéraires de Maiorescu, tels qu'il les évoque à l'âge de 16 ans dans son journal, sont étonnamment cohérents, déjà, avec son œuvre future et l'esprit qui l'animera. Dès les premières pages, en janvier 1856, il prévoit de sortir du système scolaire avec un double doctorat en droit et philosophie[4]. Aucune indication sur

[1] Lettre à Leo Herz du 28 décembre 1858, *Jurnal şi epistolar* I, pp. 677-678 ; 404.
[2] Lettre à Leo Herz du 4 janvier 1859, *Jurnal şi epistolar* I, pp. 678 ; 404.
[3] *Jurnal şi epistolar* I, p. 38. C'est Maiorescu qui souligne.
[4] *Jurnal şi epistolar* I, pp. 18-19.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

ce à quoi vont servir ces diplômes, mais il est intéressant que cette mention soit faite à l'occasion d'une grande idée qui lui est venue : écrire une histoire des Roumains pour les Allemands, et pour les Roumains une Histoire universelle. Mêmes projets de travaux croisés dans les deux langues, mais en littérature, et cette fois réalisés : il traduit en allemand des poèmes roumains, puis en roumain des poèmes allemands, comme pour lancer des passerelles entre les deux cultures qui constituent son monde et lui donner ainsi cohérence et solidité. En même temps il y a à l'évidence ici également le projet de transmettre aux Roumains "de là-bas" des échantillons de la grande culture germanique. De fait, il envoie fin décembre 1856 à la *Gazette de Transylvanie* de Braşov ses traductions d'extraits de Jean-Paul « pour réaliser une idée que je me suis proposée comme but de vie : communiquer aux Roumains l'esprit profond et fondamental des classiques allemands et anglais, ainsi que des Anciens, pour contrer la légèreté et la superficialité des Français. »[1] Jusque-là, rien d'original, ce n'est que la reprise d'une des préoccupations de son père, qui à cet âge l'influence encore beaucoup, quels que soient leurs rapports parfois difficiles. On retrouve un peu plus tard, pendant une période de crise et de grande solitude où les idées de suicide ne sont pas absentes, la juxtaposition, révélatrice, de la philosophie avec des projets roumains : « Où cela va-t-il mener ? […] Si seulement je pouvais passer cet examen, et commencer une vie indépendante littéraire et philosophique ; et si je reste à l'avenir seul comme ça, alors j'avance pour arriver au moins à un but patriotique. Et après ça – j'en suis plus convaincu que jamais – j'écourte ma vie. »[2]

Avant d'être un créateur, ce qui réclame non seulement du talent mais aussi un génie particulier, Maiorescu ambitionne donc d'être celui qui transmet, mais surtout qui choisit, avant de transmettre. Car tout n'est pas bon ou utile, et les critères de choix dépendent du destinataire. Après les projets tous azimuts de l'adolescence, il se décide pour le champ philosophique, même si son esprit généraliste – certains parleraient d'éparpillement – va se manifester tout au long de sa vie. Et il ouvre sa première œuvre, *Einiges philosophisches in gemeinfasslicher Form*, qui sera aussi la seule dans ce domaine, dans le même esprit : « La mission de l'écrivain philosophe consiste à familiariser les esprits avec les conquêtes de ces penseurs [Kant, Fichte, Hegel, Schelling et Herbart, philosophes qui ont ouvert de nouveaux horizons] et à jouer le rôle d'intermédiaire entre les théories construites et les différents intérêts pratiques qui préoccupent notre société. »[3] L'œuvre écrite a donc une finalité externe. Le savoir est fait pour servir, la théorie pour être appliquée, même la philosophie, qui doit cesser, selon Maiorescu, d'être une pure théorie coupée du monde. « "On étudie la science pour la science", dit-on. Est-ce que ça ne te paraît pas idiot ? A moi, si. Toi et moi nous étudions la science – et je ne m'illusionne pas – *pour les hommes* »[4], écrit le jeune homme à sa sœur. La littérature et l'art eux-mêmes n'échappent pas à cette remarque, qui n'est pas contradictoire avec la thèse de l'autonomie de l'esthétique développée contre Dobrogeanu-Gherea bien plus tard.

Pourquoi ne dit-il pas, en l'occurrence, « pour les Roumains », puisqu'il a déjà décidé de mener une vie d'homme de plume et de personnalité publique dans les

---

[1] Lettre à Iacob Mureşanu du 31 décembre 1856, *Jurnal şi epistolar* I, p. 109.
[2] *Jurnal şi epistolar* I, p. 59 (avril 1857).
[3] *Einiges philosophisches in gemeinfasslicher Form*, Berlin, 1861, p. VI. Edition roumaine : *Consideraţii filosofice pe înţelesul tuturor*, in *Scrieri din tinereţe*, Ed. Dacia, Cluj-Napoca, 1981, p. 165.
[4] Lettre à Emilia du 23 novembre 1858, *Jurnal şi epistolar* I, pp. 650 ; 363.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

Principautés ? Serait-ce la même chose ? Le problème apparaît clairement dans le cas de la philosophie, et Maiorescu a bien saisi dès le début, lorsqu'il reprochait aux patriotes en matière d'opéra d'être incapables de s'élever au-dessus de leurs querelles de clocher, la contradiction qui risquerait de frapper tout projet philosophique voulant se mettre au service d'une fin particulière, fût-elle collective. Philosophie s'oppose à nationalité comme l'universel s'oppose au particulier. C'est dans cette difficulté, réelle, que s'enracine la polémique sur le « cosmopolitisme » du chef de *Junimea*.

L'incompréhension des adversaires devant la prétention de Maiorescu à combiner pensée universelle et vision nationale roumaine à quelques raisons d'être si l'on suit les méandres de ses projets intellectuels. Les premiers reposent sur des positions toutes différentes des thèses qui feront sa célébrité, et auraient pu motiver les accusations de « cosmopolitisme » dans la mesure où ils poursuivent l'ambition classique de la philosophie idéaliste et rationaliste : réformer la société par la loi. « L'état de nos Principautés est plus triste que jamais. Une constitution assez bonne est donnée mais les gens ne savent qu'en faire. […] Eh bien, que faire contre cela ? Le seul appui est d'après mon opinion l'amélioration des lois, de toute la jurisprudence, et surtout : une étude de faculté exacte. »[1], écrit-il en 1859. Les convictions du jeune Maiorescu concernant le progrès politique et social des Principautés divergent sans doute de celles des révolutionnaires quarante-huitards mais elles reposent au tout début sur le même présupposé : c'est la législation qui est décisive. Lorsque la société va mal, c'est que les lois ont été mal conçues, tirées de mauvais principes, qui sont incapables de prendre en compte tous les paramètres de la vie collective – ceux régissant le contexte roumain étant un cas parmi d'autres. Maiorescu est encore convaincu par l'ancienne prétention idéaliste de la philosophie à fonder *a priori* des systèmes d'organisation rationnels de la vie collective, conviction qui oriente ses grands projets philosophiques, comme il tente de l'expliquer à sa sœur depuis Berlin, dans un brouillon de lettre (de manière confuse il est vrai) :

> « Et maintenant, un peu de philosophie. De tout ce bouillonnement littéraire et philosophique qui m'occupe l'esprit se détachent deux directions comme missions de vie devant moi. 1) Refonder la science du droit et la philosophie morale, c'est-à-dire toute l'éthique, sur les fondements de l'objectivité, de la pensée indépendante comme fait accompli, non de la subjectivité, de la pensée en tant qu'elle émane de Dieu et en est influencée. […] 2) […] l'amélioration de l'éducation. » [2]

Il s'agit bien de « refonder » (ni plus, ni moins !), en corrigeant seulement l'excès d'abstraction par une formation de type scientifique, qui respecte à la fois les règles de la pensée logique et de l'analyse objective. D'où la combinaison de la philosophie et du droit dans la version « professionnelle » et en quelque sorte officielle de ces projets grandioses, que Maiorescu présente à son père dans le cadre de leurs échanges épistolaires réglant la scolarité du jeune homme :

> « Avec cette érudition philosophique acquise en Allemagne je veux combiner l'étude du droit pratique en France pour pouvoir proposer comme professeur dans les Principautés *la philosophie du droit*, discipline universitaire nécessaire, et pour laquelle nous n'avons jusqu'à maintenant absolument personne. Pour les

[1] Lettre à Jérémie Circa du 7 mai 1859, en français, *Jurnal şi epistolar* II, p. 298.
[2] Lettre à Emilia du 28 février 1859, *Jurnal şi epistolar* I, pp. 713-714 ; 445.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

lettres, il y a plusieurs étudiants ici, de même pour le droit. Mais on n'en trouve pas un seul qui combine ces deux spécialités, comme j'ai l'occasion de le faire. »[1]

Le jeune homme est cohérent. Puisque c'est le fondement, les principes de la législation qui sont erronés dans les Principautés, il ne suffit pas d'étudier le droit et la jurisprudence comme le font la plupart des étudiants roumains partis chercher des diplômes à l'étranger, mais il faut y ajouter la vision générale, la réflexion surplombante que donne la philosophie. Le projet a mûri et l'articulation entre les deux disciplines choisies par l'étudiant s'est précisée. Du coup la localisation des universités fréquentées et leur combinaison prennent également tout leur sens. L'esprit métaphysique en Allemagne et la rationalité de la science juridique en France, le tout sur des bases solides de culture générale et classique acquises en Autriche, voilà les ingrédients dont la régénération roumaine a besoin selon Maiorescu, mais qui donneraient des arguments à ses futurs adversaires nationalistes roumains. A la cohérence du cursus universitaire et professionnel correspond une cohérence du parcours géographique. Vienne-Berlin-Paris sont les étapes européennes qui devaient ramener Maiorescu en Roumanie après son départ de Brasov.

3. De l'expérience du doute à l'exercice de la critique

Le retour, justement. C'est à partir de là que tout change. Les projets intellectuels vont passer à l'épreuve de l'expérience roumaine.

Certes le jeune homme de 22 ans se lance rapidement dans une série de conférences « Sur l'éducation dans la famille, fondée sur la psychologie et l'esthétique, en rapport constant avec le contexte roumain », dont les Cours du Collège de France lui ont donné l'idée[2], et où il s'agit d'appliquer les acquis récents de psychologie et de philosophie au cas roumain. Mais c'est tout. Une fois le jeune philosophe rentré au pays, on ne trouve plus trace dans sa correspondance de ses grands projets théoriques destinés à redresser les Principautés. Dira-t-on que commencer à y œuvrer rend inutile le fait d'en parler ? Non, Maiorescu aime raconter à ses correspondants ce qu'il est en train d'entreprendre et dans quel esprit il le fait. Et on ne peut l'accuser de ne rien entreprendre, lui qui accumule les charges diverses, ni expliquer la soudaine disparition des grandes ambitions de réformes par les contretemps, réels mais accidentels, auxquels il se heurte à son arrivée à Bucarest. Facteurs personnels, comme l'échec mal digéré du refus de sa thèse de doctorat par la Sorbonne, par exemple[3] ? Non, un simple contretemps de cette nature était trop peu de choses pour un Maiorescu, dont on sait dans quelle estime médiocre il tenait les formalités scolaires, et qui ne doutait pas un instant de ses propres capacités. Ce n'est pas l'avis d'un professeur parisien, fût-il respecté, qui allait l'empêcher d'écrire une œuvre. Les raisons sont autrement plus profondes. Elles sont intimement liées au retour en Roumanie et à l'évolution philosophique que cet événement précipite.[4] L'affaiblissement de son enthousiasme ne

[1] Lettre à son père du 4 juillet 1860, *Jurnal şi epistolar* II, p. 245. C'est Maiorescu qui souligne.
[2] *Jurnal şi epistolar* III, p. 133.
[3] C'est l'explication que propose Domnica Filimon à l'abandon des projets philosophiques chez Maiorescu. Cf. *Tânărul Maiorescu*, Albatros, Bucureşti, 1974, p. 197.
[4] Il est intéressant de remarquer que l'évolution d'Eminescu, malgré tout ce qui sépare les deux hommes, est comparable de ce point de vue. Ses premiers articles, écrits dans le *Curierul* de Iaşi, et sa conférence de 1876 sur « l'influence autrichienne sur les Roumains des Principautés » sont

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

correspond pas à une perte d'intérêt pour la philosophie, mais à une perte de confiance dans sa capacité à proposer des solutions théoriques aux problèmes roumains.

Il ne cesse pas en effet de fréquenter les philosophes. Il le fait certes pour préparer ses cours, ainsi que les conférences de *Junimea*, mais aussi pour le plaisir, et toujours dans l'enthousiasme. Les mois qui suivent le retour sont ceux de la découverte de Schopenhauer, qu'il lit avec délectation : « la meilleure lecture, que j'ai moi aussi malheureusement connue trop tard »[1] (il n'a que 25 ans !). Le journal et la correspondance mentionnent de nombreux projets d'écriture : il commence la rédaction d'une Logique, propose à sa sœur Emilia de traduire la *Critique de la raison pure* de Kant qui sert de base à ses cours, élabore un manuel d'anthropologie. Mais de tout cela, seul le premier sera réalisé, beaucoup plus tard. Et il s'agit d'abord de projets didactiques, et de dimensions plus réduites que les précédents. Il n'y a plus de vision à long terme, les pages du journal sont dictées par l'urgence du quotidien. Le professeur prépare et donne ses cours sans compter ses heures, le directeur de l'Académie nationale puis recteur de l'Université est noyé dans les affaires administratives, avant d'être injustement mené devant les tribunaux pour une affaire de mœurs puis destitué de ses postes. Il y a bien des conférences qui remportent un franc succès et quelques autres jeunes gens cultivés et intéressés au progrès des Principautés qui commencent à se regrouper pour former le cénacle *Junimea*, mais le bilan des premières années en pays roumains n'est pas à la hauteur des espérances.

Pire, l'accumulation des obstacles, déceptions et désillusions le conduit à un état de découragement non seulement quant à la réceptivité de ses compatriotes à la culture mais aussi quant à la propension de la vérité à être universellement partageable. Ce moment de doute profond s'exprime dans une série de lettres totalement désabusées de 1865, presque jamais citées par les commentateurs[2], peut-être parce qu'elles entameraient l'image du promoteur de la vraie culture. Mais les connaître ne donne que plus de valeur aux positions de Maiorescu, car elles mettent en lumière les étapes tortueuses, et douloureuses de son évolution. Celui que l'on va accuser de « cosmopolitisme » en est arrivé à la conclusion que ce sont bien plutôt les passions et les instincts individuels qui sont cosmopolites, alors que l'art et la science si difficiles à faire partager doivent donc être étroitement limitées aux nations qui les ont vu naître.

> « Il est *impossible* de mettre en œuvre quelque chose ici avec les idées, quelle que soit leur justesse systématique. […] Ainsi, mon activité en faveur de la nation est ici condamnée, désormais je lirai, et peut-être aussi que j'écrirai sur des choses diverses, vivant par hasard en Orient. Voilà le résultat final d'une

---

les derniers à faire mention de la mission fondatrice de la philosophie dans le progrès de la nation roumaine. Ces textes suivent de peu le retour de l'étudiant en philosophie et ils développaient des idées exposées dans la correspondance du jeune poète avec Maiorescu, alors qu'il était encore à Berlin (cf. *Opere* III, Univers enciclopedic, Academia României, 1999, p. 784). Fait remarquable, les projets de réforme philosophique *a priori* de la Roumanie ont été conçus hors de Roumanie.

[1] *Jurnal şi epistolar* IV, pp. 96; 317.

[2] Simion Ghiţă fait exception dans sa monographie *Titu Maiorescu, filosof şi teoretician al culturii* (Editura ştiinţifică, Bucureşti, 1974) du fait qu'il insiste particulièrement sur les préoccupations scientifiques de Maiorescu, que cette phase va relancer, et Z. Ornea les mentionne pour regretter que le grand projet de philosophie de la culture n'ait pas vu le jour (*Viaţa lui Titu Maiorescu*, vol. 1, pp. 239-242). Aucun ne lie l'épisode à la crise de découragement que traverse Maiorescu, pour en expliquer et en relativiser le sens.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

> expérience de trois ans. Ce qui reste remarquable, c'est l'indifférence avec laquelle je l'ai faite. Je ne peux avoir aucune influence sur mon peuple ? – Bien, alors je ferai autre chose. »[1]

Il est permis de douter de « l'indifférence » de celui qui non seulement a passé sa jeunesse à former de grands espoirs sur l'utilité de sa carrière pour la cause roumaine, mais aussi n'a pas ménagé ses efforts pour s'y préparer. Il est si peu « indifférent » qu'il se lance immédiatement dans de nouveaux projets, qui ne font que considérer le problème national sous un tout autre angle. Par « autre chose », Maiorescu entend l'étude de ces nouvelles sciences prometteuses que sont la physiologie, l'anatomie comparée et l'anthropologie en tant qu'elles sont appliquées aux peuples, qui devraient par leur aspect théorique lui apporter au moins la satisfaction du chercheur. Puisqu'il ne « peut avoir aucune influence sur son peuple », il tentera du moins d'en comprendre les raisons en analysant l'irréductibilité des conditions propres à chaque peuple, qui font obstacle à la culture universelle. En somme, il convertit son échec personnel (pense-t-il) en un vaste problème théorique général, voire philosophique.

> « Il n'est pas suffisant de faire des parallèles plein d'esprit entre les peuples. Il faut montrer de l'intérieur comment la vie scientifique, l'idéal artistique, la finalité politique et sociale, peut-être la religion, bref le travail spirituel est, doit être et ne peut que rester fondamentalement différent chez les peuples particuliers, et trouve sa valeur et sa signification uniquement dans cette différence. Voici le domaine véritablement productif. Je m'en réjouis. Je dois seulement me concentrer sérieusement, et je pourrai bien y apporter du neuf. Autant que je sache, on n'a pas essayé, jusqu'à maintenant, d'exposer ethniquement la relativité de toute vérité (et même de tout Beau), bien que ceci soit la conséquence nécessaire de l'idéalisme philosophique. La vie est un rêve ; justement : son rêve, chacun le fait seul. »[2]

Maiorescu va-t-il plonger dans le relativisme total ? Etonnant passage chez celui qui croyait si fortement en l'universalité du Vrai et du Beau, et qui la réaffirmera ensuite à plusieurs reprises, au grand dam de ses adversaires prônant un « roumanisme » fort.

Il ne s'agit en effet que d'un moment de doute aussi court qu'il est violent, et auquel il ne faut pas donner plus d'importance que celle d'une crise en grande partie due à une période particulièrement difficile. Le cours des choses, des affaires quotidiennes et professionnelles ainsi que des événements politiques reprend le dessus et entraîne Maiorescu de nouveau dans la lutte pour les convictions qui n'ont pas cessé d'être les siennes. 1866, après l'abdication de Cuza, est une année mouvementée en Moldavie, marquée par des incidents graves à l'encontre des Juifs et une lutte violente entre partisans de l'Union et « fractionistes » Ceux-ci, regroupés autour des disciples de Bărnuțiu, donnent à Maiorescu l'occasion de publier *Contra şcoalei Bărnuțiu*, premier texte où apparaît la thèse des formes sans fond, et de réaffirmer les idéaux d'humanité et de tolérance contre les excès nationalistes.

De nouveaux problèmes font leur apparition, plus à même d'être traités par les jeunes lettrés de *Junimea*, comme celui de la réforme de l'orthographe. C'est à cette occasion que, membre de la Société Académique chargée d'élaborer un projet de réforme, une nouvelle phase de découragement lui donne le sursaut nécessaire pour

[1] Lettre à Melle Schulze du 7/19 janvier 1865, *Jurnal şi epistolar* V, pp. 417-418, 123-124.
[2] Lettre à Rosetti du 13/25 mars 1865, *Jurnal şi epistolar* V, pp. 447-448, 171-172.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

publier en 1868 l'article *In contra direcţiei de azi în cultura română*. Une partie des thèses développées dans l'article, ainsi qu'une fameuse expression de la thèse maiorescienne se trouvent formulées quelques mois avant dans deux lettres expliquant les raisons de ses désillusions à l'académie. La majorité des membres convoqués ne s'étant pas rendus à Bucarest, les séances ne peuvent commencer.

> « A partir de maintenant, vous pouvez considérer que la Société Académique dans sa forme actuelle est perdue. Tous les efforts n'y feront rien. Elle ressuscitera peut-être plus tard,mais aujourd'hui elle est morte. La faute en est à notre gouvernement ultralibéral qui l'a fondée, leur prince en tête. Ces gens ne comprennent pas qu'un gouvernement ne peut pas faire un peuple, une littérature, une science. Les gouvernements n'ont d'autre mission que d'exécuter les désirs formulés par la majorité du peuple, mais ils ne peuvent pas eux-mêmes formuler un souhait et l'imposer ensuite au peuple pour qu'il l'accepte. Ces choses-là se font *de bas en haut* mais non vice versa. Et ainsi, tout ce qu'on voit chez nous est dénué de vie et ne fait que nous ridiculiser. Ce ne sont que des besoins et des créations artificiels. »[1]

Et deux mois plus tard, en octobre, un brouillon de lettre de démission précise la thèse, qui se rapproche de la forme de l'article publié en décembre (au point que le Président de l'Académie a perdu l'occasion d'en avoir une version en avant-première !) :

> « Une académie universelle du genre de celles que nous voulons imiter en ce qui concerne les formes extérieures a pour mission de concentrer et de résumer l'activité scientifique et littéraire là où elle est si abondante qu'autrement elle se perdrait en discussions isolées et toujours plus divergentes. Mais chez nous, où malgré tous les progrès faits en ce siècle l'activité littéraire est très faible et l'activité scientifique presque nulle, les formes prétentieuses d'une Académie manqueraient totalement de la substance intellectuelle qui seule leur donne de la valeur. Ainsi, commencer maintenant par les formes extérieures en laissant à l'avenir le soin de produire le fond interne est un procédé pour lequel le soussigné ne peut prendre sur lui la plus petite part de responsabilité. »[2]

Le cas de l'article de 1868 est exemplaire. La lecture du journal et de la correspondance est extrêmement intéressante pour comprendre la genèse de l'œuvre maiorescienne. Ce sont à chaque fois les circonstances, et non le beau plan de carrière projeté au début, qui la déterminent. Ce qui n'en fait pas pour autant ce qu'on appelle "une œuvre de circonstance". Maiorescu qui rêvait durant sa formation d'être un esprit synthétique et spéculatif, concevant philosophiquement un système prêt à être appliqué à la société roumaine, se révèle esprit analytique, doué de la qualité de voir dans l'éparpillement des symptômes le nœud de la crise, à savoir « l'égarement du jugement »[3], de voir dans la confusion de l'événementiel le sens (ou le non-sens) de la production culturelle globale.

---

[1] Lettre à I. Popazu du 18/30 août 1868, *Jurnal şi epistolar* VI, pp. 195-196. C'est nous qui soulignons.

[2] Lettre (annulée) au Président de l'Académie roumaine, du 10/22 octobre 1868, *Jurnal şi epistolar* VI, p. 215.

[3] « Cet *égarement total du jugement* est le phénomène le plus important dans notre situation intellectuelle, un phénomène si grave qu'il nous semble être du devoir de chaque intelligence honnête de l'étudier, de le suivre à partir de sa première apparition dans la culture roumaine et de le dénoncer partout aux jeunes esprits afin que ceux-ci comprennent et acceptent la charge de le

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

C'est de la même façon que dans l'éparpillement de ses activités il faut chercher la cohérence de l'action de Maiorescu, qui a échappé à la plupart de ses contemporains. Le scandale provoqué par l'article de 1868 provient du malentendu fondamental concernant la cible visée et l'objectif poursuivi par Maiorescu. Il n'a pourtant cesser de s'expliquer : « la critique, même âpre, à condition seulement qu'elle soit juste, est un élément nécessaire à notre maintien et à notre progrès, et quels que soient les sacrifices et la quantité de ruines autour de nous, il faut implanter le signe de la vérité. »[1] Mais de façon assez naturelle, ses contemporains n'ont vu que le caractère spectaculaire, c'est-à-dire négatif, destructeur, de la critique, le champ de ruines auquel Maiorescu a réduit un certain nombre de monuments de la culture roumaine, sans voir que l'objectif ultime était précisément la culture roumaine, mais fondée sur cette « vérité » qui seule lui donne sa valeur et sa solidité. Pourquoi était-ce difficile à voir ? Parce que le chemin était indirect, comme l'est essentiellement toute critique constructive.

Cette cohérence propre à son œuvre au sens large, c'est-à-dire tout autant son action concrète que ses écrits, Maiorescu en a pourtant donné la clé très tôt, dans une formule qui apparaît à plusieurs reprises dans ses écrits de jeunesse et qu'il a consacrée dans ses aphorismes, révélant ainsi toute son importance. « Ainsi donc, ce n'est pas la fin qui justifie les moyens, mais au contraire elle n'acquiert sa valeur que lorsque les moyens nécessaires à sa réalisation tirent leur origine d'un esprit noble et sublime et sont donc de même nobles et sublimes »[2]. L'idée est toujours que c'est le sens introduit par le sujet raisonnable dans sa quête (du savoir, de la réussite ou de tout autre résultat) qui seul donne sa valeur au but poursuivi. « Les moyens justifient la fin ». Le renversement de la formule jésuitique exprime une chose toute simple : la valeur d'une action, ou d'un projet, ne se mesure pas à la perfection de la fin projetée mais à celle des moyens mis en œuvre. La formule apparaît certes dans le contexte de réflexions pédagogiques ou même très générales sur la sagesse à rechercher dans la vie, mais elle éclaire parfaitement la carrière de Maiorescu. Le "comment (faire)" – l'honnêteté intellectuelle guidée par le principe de vérité – prime sur le "quoi (faire)" – le « but patriotique » dont il parlait dans les premières pages de son journal – parce qu'alors que les moyens peuvent avoir un caractère universel, les fins sont toujours particulières, mêmes les fins collectives et nationales.

Se dénoue alors le problème du « cosmopolitisme » de Maiorescu. Celui-ci ne concerne pas le but poursuivi, à savoir la culture roumaine, mais les moyens mis en œuvre pour la faire progresser, c'est-à-dire la vérité. Invoquer dans les Principautés roumaines les règles de la logique, les écrits des philosophes allemands (Kant, Feuerbach, Schopenhauer) les œuvres littéraires occidentales (Shakespeare, Goethe, Hugo), les principes de la science européenne, c'est pour Maiorescu instiller des germes de vraie culture, destinés cependant à se développer sous une forme originale sur le sol roumain, et non pas imposer ces œuvres comme le summum de la culture à un public non réceptif, puisque c'est précisément le procédé contre lequel il lutte.

---

combattre et de l'anéantir sans aucune pitié, s'ils ne veulent pas être eux-mêmes anéantis sous son poids. » *Critice*, éd. cit., pp. 130-131. C'est l'auteur qui souligne.

[1] *Direcţia nouă în poezia şi proza română*, *Critice*, éd. cit., p. 187.

[2] *Einiges philosophische in gemeinfasslicher Form*, Berlin, 1861, p. 143 (traduction roumaine dans *Scrieri din tinereţe*, p. 241). La formule est également reprise, et par là consacrée, dans les aphorismes : « Le moyen est supérieur à la fin et en régule la valeur. Par conséquent, la phrase des jésuites doit être retournée, le moyen justifie la fin. » *Critice*, p. 437.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

Surtout, la formule éclaire la carrière de Maiorescu qui semble si contre-nature à ses commentateurs. L'abandon des projets de grande œuvre théorique n'est que le réajustement des buts aux moyens qui sont à sa disposition dans les Principautés. Un travail humble mais honnête contribuera plus au redressement des Principautés que de grandes œuvres inadaptées à son niveau de culture. Une lettre à Rosetti le montre explicitement :

> « J'étais triste avant, à la pensée que nous allions devoir exercer notre activité dans un pays où pour ce type de grandes recherches [le rôle social des femmes dans la philosophie de l'histoire de l'humanité] pratiquement aucun domaine ne s'offre ; où l'on doit dépenser des efforts énormes pour des choses de basse importance, des principes déplaisants, et jamais pour une architectonique esthétique. Mais maintenant je me suis résigné et je suis passé par-dessus cela le cœur content. Car ce qui importe ce n'est pas l'objet mais la subjectivité médiatisante, ce n'est pas la découverte : avoir cherché, voilà la seule chose qui compte. C'est sans doute le sens de la phrase biblique : "cherchez, et vous trouverez". Vous trouverez continuellement, c'est dans la recherche que vous trouverez – certes pas toujours ce que vous imaginiez trouver, mais toujours la plus grande chose que vous puissiez trouver, à savoir la vie et la chaleur qui résident dans toute recherche. »[1]

Beau passage, chez ce jeune homme de vingt ans, que les circonstances de son pays forcent à revoir son plan de route. Le point commun entre la lettre et la formule des aphorismes est la référence centrale au sujet comme foyer de la valeur de l'engagement, quel qu'il soit, moral, politique, culturel ou philosophique. Ce n'est donc pas revoir ses ambitions à la baisse que de renoncer à un beau système philosophique, qui n'aurait aucune signification dans ces contrées, bien au contraire. C'est attribuer à la philosophie une autre mission, beaucoup plus subtile : non pas produire une construction à plaquer sur le réel, mais prendre naissance et se développer au sein même du réel, en son lieu le plus fécond, c'est-à-dire le sujet humain et la société, pour leur être d'emblée adéquate et ainsi les irriguer. Cette subjectivité humaine étant elle-même susceptible de s'exprimer sous des formes bien plus diverses que la seule pensée théorique, l'activité de l'intellectuel doit se déployer sur une très large palette, de l'enseignement à l'écriture d'articles de journaux, de l'administration de lycées à la polémique scientifique, de la rédaction de manuels d'orthographe à la critique littéraire, et même du mécénat privé pour étudiants méritants à l'engagement politique. Rien n'est étranger à l'engagement philosophique pour celui qui se consacre à la pensée depuis ses commencements les plus ténus, à savoir le moment où l'on apprend à s'exprimer dans sa langue. Pour Maiorescu, le pire étant de faire les choses à l'envers, il faut commencer par le début, le B-A BA, littéralement : la régénération intellectuelle des Principautés roumaines part de l'enseignement de l'orthographe, et ce pour des raisons très philosophiques, parce que les mots sont la matière et les outils de la pensée, et elle se poursuit par l'éducation du jugement, dont le critique a diagnostiqué « l'égarement ». La culture partageable, l'idée et la philosophie ne sont pas caduques, comme Maiorescu a été tenté de le croire dans ses moments de découragement. Mais pour s'enraciner dans le sol des sociétés humaines, dont le cas des Principautés n'est qu'un exemple qui fut à un moment donné particulièrement révélateur, elle doit être lentement élaborée par la subjectivité

[1] Lettre à Rosetti du 7 sept. 1860, *Jurnal şi epistolar* III, pp. 333-334 ; 34.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)

d'individus dévoué d'abord à la vérité, dotés en premier lieu d'honnêteté intellectuelle, bref progresser « *de jos în sus* » et non inversement, comme le dit Maiorescu.

Quelques années plus tard, Maiorescu résume pour les étudiants roumains de Vienne le sens de son parcours, qui ne fait que commencer : « Mes écrits littéraires sont une critique, souvent amère, contre certaines orientations dans la littérature et la science roumaines qui m'ont paru dangereuses pour notre nation. Car la grande mission de cette nation est aujourd'hui d'occuper une place parmi les peuples de culture de l'Europe. Mais une telle charge exige des hommes publics un esprit sévèrement discipliné et un cœur éternellement honnête. Là où ces qualités manquent et sont remplacées par de la simulation, il est du devoir de la critique de s'attaquer au mal pour préparer le bien. »[1] Tout comme Maiorescu a trouvé sa place originale, comme Roumain, dans la culture européenne qui l'a formé, les Principautés Unies des années 1860-70 allaient trouver la leur, et, pourrait-on ajouter, de même la Roumanie dans l'Europe de 2007.

Bibliographie

Maiorescu, Titu, *Critice*, Editura Minerva, Bucureşti, 1984.
Maiorescu, Titu, *Scrieri din tinereţe*, Editura Dacia, Cluj, 1981.
Maiorescu, Titu, *Einiges philosophische in gemeinfasslicher Form*, Berlin, 1861.
Maiorescu, Titu, *Jurnal şi epistolar*, édition de G. Rădulescu-Dulgheru et Domnica Filimon, vol. I-IX, Editura Minerva, Bucureşti, 1974-1989.
Filimon, Domnica, *Tânărul Maiorescu*, Editura. Albatros, Bucureşti, 1974.
Ghiţa, Simion, *Titu Maiorescu, filosof şi teoretician al culturii*, Editura ştiinţifică, Bucureşti, 1974.
Lovinescu, Eugen, *Titu Maiorescu*, Editura Minerva, Bucureşti, 1972.
Ornea, Z., *Viaţa lui Titu Maiorescu* (2 vol.), Cartea românească, 1986-1987.
Rusu, Liviu, *Scrieri despre T. Maiorescu*, Cartea Românească, Bucureşti, 1979.
Vianu, Tudor, *La société littéraire « Junimea »*, Meridiane, 1968.

[1] Lettre à la société des étudiants roumains de Vienne "România junǎ" du 2 mars 1875, *Jurnal şi epistolar* VIII, p. 164.

BDD-A5541 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:15 UTC)